

LE GIGAMAG

édito

G, d'où viens-tu? Avec ta silhouette de machine à coudre, de poinçonneuse-fraiseuse-tamponneuse-agrafeuse industrielle? Tu es une sorte de forge mécanique. Cette tablette est une enclume, un établi. Le bras qui s'incurve par dessus est articulé pour frapper, riveter, façonner, emboutir, emporter-pièce, suturer. Ton archéologie ne nous intéresse guère, nous préférons l'imaginer en te regardant, toi qui, un jour, de toutes les lettres de l'alphabet, te trouva élue pour tous les désigner, tes amis signes, tes comparses.

gigazine le gigamag est une publication des presses de lassitude.

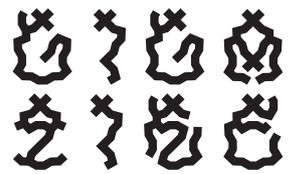
INFO@LASSITUDE.FR

LASSITUDE.FR

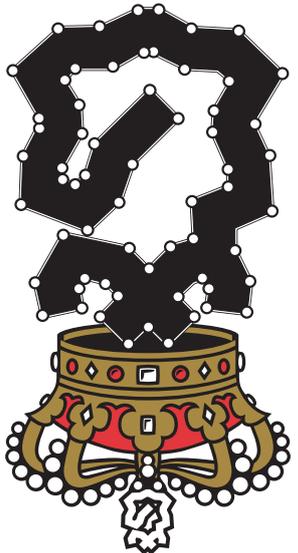
GRATUITFRANCE2014—XI



9 782372 210034



LE GIGAMAG



Journal



Qu'est-ce que le très-grand-frère ?

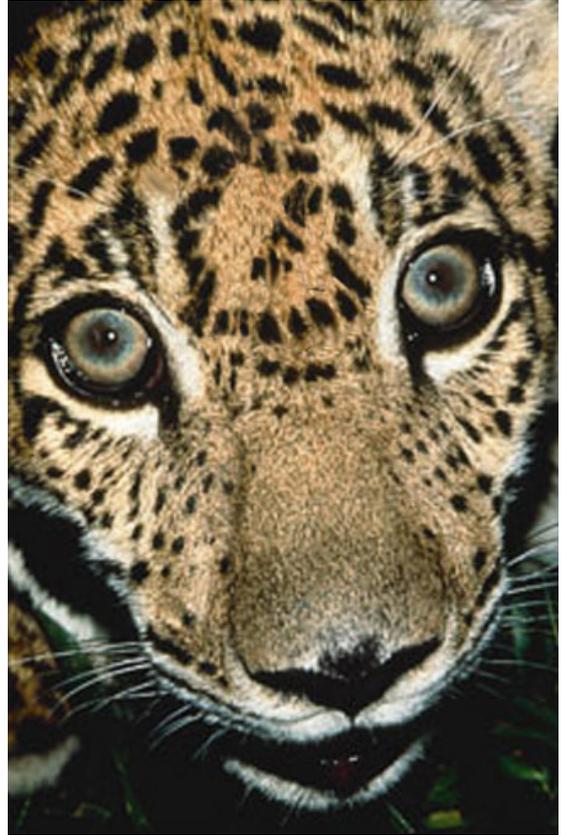
Gigabrother est une fiction plaisante et personnelle (démarrée d'un roman qu'on a regardé comme une mise en garde sévère, alors qu'il s'agissait d'une programmation propagandaire assez peu innocente) qui met en scène les traits majeurs de ce qui est vécu aujourd'hui sous le nom de « réalité » par son auteur, le lâ-sein (aux fruits de mer), cette aiguille creuse d'être-da, MPC.

Sous l'apparence tout empreinte de pudeur de blague

peu sérieuse brossant le tableau comique d'un spectacle généralisé (comme le cancer) dénommé *quéâtre*, se jouent tous les termes les plus généraux, ramenés à l'échelle du modèle réduit qu'est le jouet d'un enfant, ce moyen de former le consommateur dès l'âge le plus tendre, au berceau, et ainsi d'initier un « futur » qui n'est qu'un présent congelé, par le vécu émotionnel le plus profond. On peut en déduire ce que valent les émotions et les sentiments, ainsi baignés

à la source dans le discours de la promotion : ce ne sont que des commandements d'achat et du comportement qui va avec, intimés, ordonnés, exigés depuis la vie affective elle-même. Ce futur pourra durer tant qu'il voudra sans avoir le moindre avenir.

Dans Giga, ces éléments s'imbriquent poétiquement. Ils se démontrent esthétiquement. C'est la fable qui remonte des profondeurs, crevant de la richesse de ses bulles l'insuffisance d'une surface forcément maigre, pauvre, faussement gaie, parfaitement indigente. Les systèmes s'y déploient sans se contredire, caricaturant la tendance la plus commune du sujet triomphant, dominant souverainement par l'éradication de toute pensée authentique (qui ne soit pas pur calcul). Quand la pensée est ainsi annihilée (comme on dit que le forcené a été neutralisé), demeure la possibilité d'une articulation onirique par les images que sont les textes mythiques et féériques. C'est Giga.



“Être” de Gigabrother

Giga est au fond une « utopie » tout aussi irréalisable que le fut l'être suprême. On n'instille point de façon aussi artificielle la vénération, surtout en faisant ostensiblement usage de la raillerie. Un dieu qui veut régner ne doit pas se tourner lui-même en dérision, ni se moquer de ses fidèles.

Mais Giga n'est pas uniquement l'affaire d'un culte. Giga a l'ambition d'être bien plus

qu'un dieu : « branding », marque, signe, figure, sceau, langage, soleil. Il outrepassa toutes les limites connues et ce n'est pas seulement l'idolâtrie qu'il veut inspirer — mais l'avènement de toute chose occidentale dans un joyeux sourire montrant des crocs étincelants. Il ne s'agit pas d'un rêve, d'une illusion constituée sur l'espérance d'un meilleur monde (le monde est déjà meilleur autant qu'il pouvait l'être), mais de



la « frappe » (comme on dit d'une médaille) du monde parfaitement fini tel qu'il ne fait plus que proliférer dans sa perfection.

Ce vilain G est l'antidote, la pierre philosophale qui transmutera, en son temps, ce monde en un autre, par un saut, inconnu, mais qui a son signe. On ne trouvera à l'encre de cette ancre, du charme, qu'en dernier recours. Comme à ces amers

émétiques qu'il faut bien ingurgiter pour sauver ce qui peut encore l'être, en désespoir de cause, et au dernier moment.

On fera bien d'y réfléchir, s'il se peut, et de ne pas s'en constituer, contre l'anéantissement total qui s'accomplit sous la forme d'une catastrophe invisible, trop tard.

Giga est d'ores et déjà la fondation. L'arche de VOËLEV.

Mangeage, mangeage... Qui mange qui?

Les signes sont-ils des prédateurs les uns des autres... et des hommes?

Oui! Ils se déchirent, s'entredévorent, s'exterminent, s'amputent, se déchiquètent... et c'est même pire, ils s'accouplent, se reproduisent confusément, mutent, c'est un zoo de cauchemars en pleine folie! C'est à croire que les hommes ne servent qu'à les canaliser, les défendre les uns des autres, les

maintenir en ordre et faire le tri. Tiens? Ce ne sont donc pas les signes qui maintiendraient les hommes en état de civilisation? Sans doute, mais au prix d'un travail d'organisation dont dépend un calme toujours précaire. Derrière tout silence et tout calme, un signe sommeille, potentiellement dangereux,

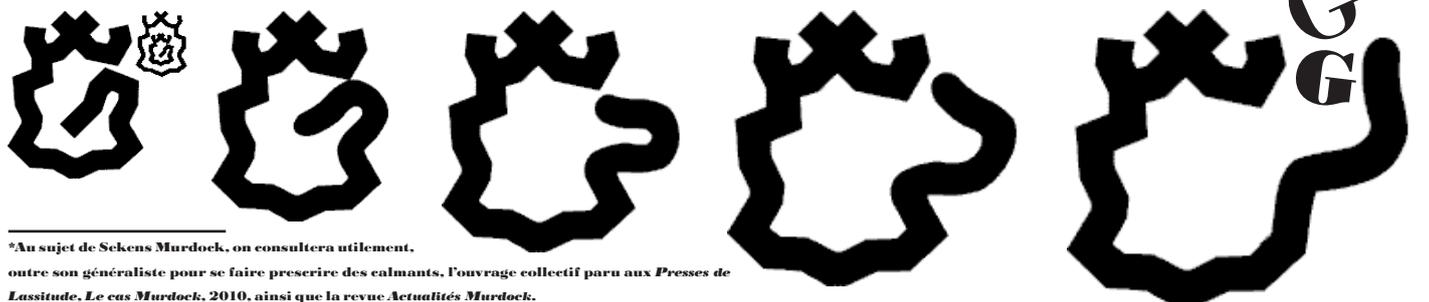
prêt à fondre sur tout ce qui bouge pour l'estampiller. Regardez ce que font les signes avec les tatouages! Ils se jettent sur la peau de tant de malheureux (croquant en prendre le parti de leur propre chef) qui ne s'aperçoivent que trop tard, quand la mode du zigouigoui sympa qu'ils se sont encrenés dans la peau est

passée, qu'on ne change pas de couenne comme de chemise. Trop tard! un signe les a alpagués, les voilà marqués comme de la viande de boucherie... Ils appartiennent à ces signes.

Et si l'on entre plus avant dans la métaphysique de cette foire de fauves déchainés à laquelle les hommes se livrent

bien inconsidérément, on finit dans le détail des bâtonnets, en tout cas, selon les thèses d'un certain Murdock.*

Bienvenue dans la gigasophie...



*Au sujet de Sekens Murdock, on consultera utilement, outre son généraliste pour se faire prescrire des calmants, l'ouvrage collectif paru aux Presses de Lassitude, *Le cas Murdock*, 2010, ainsi que la revue *Actualités Murdock*.